

"[A la recherche de Ravelstein](#)", Martine Silber, *Le Monde*, 19 avril 2002

**Par la voix de son narrateur, Saul Bellow dresse le portrait brillant d'un intellectuel américain « belliqueux, spirituel et intelligent »**

Trois fois prix Pulitzer, prix Nobel de littérature en 1976, Saul Bellow est indiscutablement l'un des grands écrivains américains du XXe siècle. A plus de 80 ans - il est né en 1915 - il le prouve une nouvelle fois, avec Ravelstein, l'histoire de son amitié avec Allan Bloom, l'auteur d'un immense best-seller aux Etats-Unis, en 1987 : *The Closing of The American Mind* (le livre, publié chez Julliard sous le titre *L'Âme désarmée*, n'a pas connu le même succès en français). Un roman à clés donc, attaqué lors de sa sortie aux Etats-Unis et Bellow accusé de « Betrayal Chic » pour avoir fait l'outing de Bloom à travers Ravelstein, un homosexuel mourant du sida, et même d'avoir été motivé par la jalousie. Une polémique politiquement correcte qui ne tient pas à la lecture : ce livre est un vibrant hommage à Bloom-Ravelstein. À l'homme et à leur amitié. Un romancier comme Saul Bellow n'écrit pas de biographie mais de la fiction.

Comme dans presque tous ses romans, Bellow parle à la première personne, au travers de son alter ego, Chick, plus âgé que Ravelstein. Bien que Ravelstein soit proche de la mort et conscient de l'être, lui-même présente « certains signes », « mes rides, mon teint, mon allure générale ». La mort est partout présente dans le livre, subtilement, elle se glisse entre les lignes, entre les pages, dans nombre des discussions entre les deux hommes. Elle est la source de ce « portrait » que lui a demandé Ravelstein, à maintes reprises, lui enjoignant de le faire, sans complaisance, avec la même franchise que celle qui soutint leur relation. Et parce qu'il trouvait son ami velléitaire, Ravelstein a insisté : « Ce n'est pas une simple requête, je vous en charge comme d'une obligation. » Mais comment faire ? Chick a dans ses tiroirs des chemises contenant des pages et des pages sur Ravelstein : « Mais ces informations semblent seulement traiter le sujet. Il n'existe pas de formulation moderne recevable pour l'examen d'une amitié. » Alors les années passent et Chick doit admettre qu'il est incapable de tenir ses engagements. Pas un jour ne se passe pourtant sans qu'il y pense : « Quand il est mort je me suis aperçu que j'avais pris l'habitude de lui raconter tout ce qui s'était passé depuis notre dernière rencontre. » Ce n'est que dans le dernier quart du livre, après avoir failli mourir lui-même, que Chick trouvera le moyen d'écrire.

À mesure que l'on avance dans le livre, construit « au coup par coup », Chick témoigne de ses efforts : « Je fais ce que je peux des faits. Il vivait selon ses idées. » Mais ce n'est pas des idées qu'il doit parler, Ravelstein s'en est chargé lui-même, dans son enseignement comme dans son livre, c'est de l'homme : « Je me tiens donc pour responsable de la personne. » « je » de rôle

Si Chick est un personnage assez en retrait, un faire-valoir de Ravelstein, il revient au premier plan dans ses rapports avec son ex-femme, Vera, brillante scientifique née en Europe de l'Est (comme l'une des ex-femmes de Bellow) et la nouvelle, ancienne étudiante de Ravelstein et beaucoup plus jeune que lui (comme l'actuelle femme de Bellow, bien sûr). L'une est insupportable, l'autre soumise à tous ses besoins jusqu'à le sauver de la mort. Bellow n'a jamais fait preuve d'une grande subtilité dans ses portraits de femme... alors qu'il excelle indiscutablement en parlant des hommes et des rapports entre les hommes. D'ailleurs, lorsque les deux amis discutent de la « question juive », du nihilisme, de l'au-delà, d'Éros, d'Athènes et de Jérusalem, de Keynes et de Lloyd George, Bellow réapparaît sous Chick et peut-être même sous Ravelstein. Un écrivain tel que lui ne saurait jouer qu'un seul personnage...

Le portrait de Ravelstein tel qu'il surgit de ces pages est celui d'un homme d'une extrême intelligence, d'une immense érudition, attentif à ses amis comme à ses étudiants, l'auteur d'un livre « belliqueux, spirituel et intelligent », un homme dont les défauts ne peuvent être que cocasses ou grandioses : le tabagisme fougueux jusque sur son lit d'hôpital, les mauvaises manières à table, le goût des commérages, le plaisir presque enfantin à être tenu au courant des dernières péripéties de la guerre du Golfe par un ancien étudiant bien placé et surtout une propension à jeter l'argent par les fenêtres pour une veste Lanvin, des appliques de Lalique, du matériel hi-fi, une couverture de vison, la BMW 740 qu'il offre à son compagnon... Ravelstein est une des plus belles créatures de Samuel Bellow, brillant, original, éclatant de vie, impérial, fantasque, courageux devant la maladie et la mort, un enseignant incomparable qui dirige ses étudiants « vers une vie plus élevée, pleine de variété et de diversité, régie par la rationalité ». Si Platon revient souvent dans le livre, c'est que l'enseignement de Ravelstein ne peut se comparer qu'à celui de Socrate.

Les dernières pages sont éblouissantes dans une sorte de résumé qui fait revivre une dernière fois l'ami, le confident, l'observateur attentif - « On n'abandonne pas facilement un être tel que Ravelstein à la mort ». On lui consacre un livre.